

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. MEROUX

Le Nord de la France:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

Annonces: 15 centimes la ligne.
Reclames: 25 centimes.
On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vaaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 10 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques.

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Bordeaux, 7 janvier, 3 heures
Le ministre de l'intérieur aux préfets et sous-préfets.

D'après les rapports d'ensemble sur la journée du 7, le général Jouffroy a dû abandonner quelques positions sur le Loir, pendant que le général de Curtel repoussait l'ennemi.

Hier, de grandes forces ont attaqué nos avant-postes dans les environs de Vendôme.

Il y a eu à Villeporcher une petite rencontre; nous avons fait des prisonniers.

Quelques mobiles de l'Isère ont manqué à l'appel.

Des incursions de cavaliers ennemis sont signalées dans l'Eure.

Bordeaux, 7 janvier,
Les Prussiens ont dernièrement occupé Auxerre.

Semur a été occupé hier par les Français.

Un détachement prussien a été battu près de Briare par les marins.

Les pertes des Prussiens s'élèvent à 200 hommes environ.

L'Egalité de Marseille publie une lettre au roi de Prusse, signée par les Allemands résidant depuis longtemps à Marseille.

Cette lettre fait ressortir le caractère cruel de la guerre et invite le Roi à y mettre fin s'il ne veut pas être mis au ban des nations civilisées.

Dépêches prussiennes

Versailles, 8 janvier.

Nos colonnes, qui avançaient vers Chanzy, ont gagné, en livrant des combats, souvent très-vifs, Nogent-le-Rotrou, Sarge, Savigny et la Chartre.

Notre artillerie a continué son feu, le 8, vivement et avec succès; les casernes du fort Montrouge ont pris feu à cette occasion.

Il a été constaté que déjà le 5 janvier nos grenades sont tombées jusque dans le jardin du Luxembourg.

Suivant les rapports français, les pertes de l'armée du Nord, dans les combats des 2 et 3, contre le général von Goeben, s'élèvent à environ 4,000 hommes; les mêmes rapports évaluent les nôtres à 9,000.

Nos rapports reçus aujourd'hui de la première armée constatent au contraire que nos pertes dans les combats s'élèvent à 11 officiers et 127 hommes tués, 35 officiers, 667 blessés et 236 hommes qui manquent.

Versailles, 8 janvier.

On a constaté que les canons prussiens peuvent facilement bombarder la ville de Paris.

Le consul des Etats-Unis, M. Reed, a été autorisé à quitter la place, et est arrivé à Versailles.

Il n'y a pas d'apparence de sortie.

La redoute française de Notre-Dame-de-Clamart a été prise et retournée contre Paris.

Une batterie allemande a reçu 140 obus sans subir de dommages.

Berlin, 9 janvier.

Dans une réunion du parti national, l'Adresse de félicitations au Roi, proposée par les conservateurs de la Chambre des députés, a été approuvée.

Tous les représentants diplomatiques de la Turquie déclarent que nulle divergence existe entre la Porte et le prince de Roumanie, que le gouvernement ottoman désire vivement voir se consolider.

Versailles, 8 janvier.

Il est probable que M. Thiers représentera la France à la conférence.

Berlin, 8 janvier.

A la dépêche de lord Granville du 17 décembre, relative à l'affaire du Luxembourg, M. le comte de Bismarck a répondu, le 23 décembre, par une dépêche dont voici la substance:

« Le traité de Londres n'est nulle-

ment dénoncé, mais en ce qui concerne des opérations militaires, une demande préalable auprès des puissances co-signataires du traité est impossible.

« Si les faits qui se sont passés à Thionville venaient à se renouveler devant Longwy, une occupation partielle du territoire luxembourgeois deviendrait inévitable.

« Une demande d'indemnité sera directement adressée au gouvernement du Luxembourg. »

Weimar, 9 janvier.

Télégramme du Grand Duc à la Grande-Duchesse.

Le 6, la 44^e brigade a eu de vifs combats près La Fourche.

Le 84^e régiment a pris d'assaut le village et 3 canons.

Nos pertes ont été de 3 officiers et 9 hommes tués, et de deux officiers, un sous-officier et 25 hommes blessés.

Le 8, le 94^e régiment a occupé Nogent-le-Rotrou.

Bourgoigne 8 janvier,

Dans la nuit du 6 au 8, Dansoutin au sud de Belfort, a été pris d'assaut.

Le bataillon Schneidemuhl s'est surtout distingué. Nous avons fait prisonniers deux officiers d'état-major, 16 officiers et plus de 700 hommes non blessés.

Les pertes de l'ennemi sont considérables. Nos pertes sont 1 officier, 13 hommes morts et 65 blessés.

Voici ce que nous lisons dans l'Indépendance Belge à propos du mouvement opéré par l'armée du Bourbaki:

Le général de Werder, s'il faut en croire une dépêche de Lille, ne tardera pas à voir tomber sur lui toute l'armée de Bourbaki. Elle serait en marche à la fois sur Belfort et sur Nancy. Nous voulons bien croire que ce plan de campagne a été conçu dans les conseils de guerre de la république.

Les journaux de Marseille et de Lyon, ainsi que nos correspondances de ces villes, le disent très-explicitement — mais de la conception à l'exécution d'un pareil plan il y a loin. Les Allemands ont pris leurs mesures pour couvrir leurs communications et la preuve qu'ils ne se considèrent pas comme très-exposés par le mouvement dont on les menace, c'est qu'au centre de la France, dans le massif montagneux qui sépare l'Yonne et ses affluents de la Saône, ils viennent encore d'occuper Auxerre. Il est vrai que dans le même pays les Français leur ont repris Sumur.

En attendant que le plan de campagne du général Bourbaki se dessine, nous apprenons par les journaux anglais, que ce chef militaire a établi son quartier-général à Dijon et qu'il marche sur Montbéliard, évidemment avec l'intention de déloger Belfort. Les assiégeants de cette place forte qui est un véritable camp retranché, se sont emparés du village de Domjoutin, qui se trouvait sous le feu des batteries françaises.

La même dépêche confirme la retraite des troupes ennemies qui cherchaient à se répandre dans les départements du Nord. Mais elle n'ajoute pas que le général Faidherbe ait repris ses opérations. Or, c'est dans ses opérations que se trouvera le véritable contrôle non pas de son succès du 3 janvier qui nous paraît établi, quoi qu'en disent les feuilles allemands, mais de l'importance de ce succès et des avantages qu'il a pu en retirer.

L'ARMÉE DU NORD

ORDRE GÉNÉRAL.

Tous les corps de l'armée du Nord qui ont combattu à la bataille de Bapaume ont noblement fait leur devoir.

Parmi les mobiles et les mobilisés mis à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite dans des circonstances exceptionnelles, on cite:

Le 48^e régiment de mobiles,
Le bataillon des voltigeurs,
Le 2^e bataillon du 1^{er} régiment des mobilisés du Nord.

Le 48^e mobile a eu 17 officiers tués ou blessés et des sous-officiers et soldats en proportion. Il a montré la solidité d'une vieille troupe.

Le général en chef
Signé: FAIDHERBE.

Nous extrayons d'une lettre d'un Lillois mobilisé du 1^{er} bataillon, le passage suivant relatif à la bataille du 3:

« A sept heures du matin, les troupes étaient rangées en bataille. Le coup de canon d'attaque se fit entendre. Le combat s'engagea sur toute la ligne.

« Notre bataillon faisait partie de l'aile gauche de l'armée et était placé en observation pour protéger une batterie d'artillerie et marcher à la baïonnette en cas où l'ennemi aurait avancé, quand tout à coup nous voyons accourir à nous un prêtre, monté sur un magnifique cheval:

« Mes enfants, s'écria-t-il, le combat va commencer de votre côté, faites votre acte de contrition, je vais vous donner l'absolution.

« Ces mots, nous nous mettons tous à genoux. Le prêtre nous bénit, puis il ajouta:

« Maintenant, mes enfants, battez-vous avec courage. Je suis votre père, je ne vous quitterai pas, je restai avec vous sur le champ de bataille.

« Je ne saurais vous décrire l'impression que ces paroles ont produites sur nous. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous n'oublierons jamais ce que cette scène a eu de grave et solennel dans sa simplicité.

« La lutte a commencé, notre bataillon a fait si dignement son devoir qu'il a été mis à l'ordre du jour. »

(Propagateur.)

« Au milieu des tristesses de la séparation et des inquiétudes que le patriotisme le plus généreux ne peut dissiper, dit l'Indicateur, c'est une grande consolation pour les familles chrétiennes de penser que des prêtres dévoués accompagnent leurs enfants dans les marches, dans les cantonnements et sur le champ de bataille.

Déjà nos aumôniers militaires de l'armée du Nord ont eu occasion de montrer, une fois de plus, que le prêtre sait braver la mort. A Pont-Noyelles, on les a vus, sous le feu de l'ennemi, recueillir les blessés, absoudre les mourants, soutenir par leur présence le courage de nos jeunes soldats. Dominicains, Franciscains, Jésuites, Rédemptoristes, prêtres, séculiers, ont rivalisé de zèle et d'intrépidité. Combien de braves leur devront une vie meilleure que celle qu'ils ont donnée pour la patrie! Combien de familles dont les larmes seront moins amères en apprenant que leur fils a expiré entre les bras d'un prêtre!

On se rappelle la dépêche de Saint-Pol 2 janvier, annonçant que les Prussiens avaient fusillé à Frévent le nommé Romain, et saccagé en suite sa modeste habitation.

Voici d'après l'Abeille de la Ternoise, journal de Saint-Pol, le récit des faits qui ont précédé:

« Frévent. — Le 1^{er} janvier, vers midi une soixantaine de fantassins et 90 cuirassiers, précédés de trois éclaireurs à cheval parurent sur le territoire de Frévent.

Les éclaireurs se rendirent directement à l'hôtel-de-ville.

Après avoir annoncé la troupe et fixé le nombre des rations, d'eux d'entre eux se choisirent un pied à terre, tandis que le troisième, resté seul, se mit, craie traditionnelle en main, à indiquer le logement sur la porte des maisons.

A peine avait-il commencé sa besogne, qu'un homme très robuste vint le saisir par derrière et le désarmer.

Le Prussien, plus que surpris, veut fuir; mais son adversaire le tenant comme dans un étau, le transperce deux fois avec son propre sabre et le jette dans la rivière.

Ces faits se sont passés en un clin-d'œil, et ils étaient accomplis quand la troupe annoncée arriva.

Le secret fut scrupuleusement gardé, l'absence du cavalier prussien n'éveilla les soupçons qu'au moment du départ.

Trois hommes de mon escadron sont entrés ici ce matin, deux seulement répondent à l'appel, dit alors le chef de la bande, en s'adressant au maire et à la foule. Je vous donne une demi-heure pour retrouver le troisième; s'il n'est pas rendu dans ce délai, attendez-vous aux plus terribles représailles.

Le maire (M. de Fourment), bien résolu à ne pas livrer le courageux meurtrier, qu'il croyait du reste en fuite, feignit de se livrer à une enquête.

Il revint ensuite trouver le commandant prussien, et lui dit qu'il venait d'être informé par la rumeur publique, que le cavalier absent avait été tué et jeté à la rivière; que vu l'heure avancée, les recherches pour découvrir le cadavre étaient impossibles, et que l'on ignorait le nom du meurtrier.

Le commandant répondit que ces explications ne changeaient rien à ses exigences. « Un des nôtres est tué, continua-t-il, il nous faut son cadavre et la personne du meurtrier, sinon j'incendie la ville et j'embrûme en ôtages le maire et les principaux notables de la cité. Vous avez une nouvelle demi-heure pour procéder aux recherches nécessaires. »

M. de Fourment feignit encore d'exécuter les ordres du chef prussien.

Après ce nouveau simulacre, le maire venait de se livrer à la merci de l'opresseur, en lui demandant d'épargner la ville et les habitants, lorsque le meurtrier qu'on croyait bien hors de danger, montra à cette troupe de forcenés un courage dont leur race maudite ne compte sans doute pas d'exemple.

A la nouvelle de ce qui se passait, Romain, tel est le nom du héros, se déclara hautement l'auteur de la mort du cavalier prussien. — « J'ai commis l'acte, dit-il; j'entends en subir seul les conséquences. »

Le commandant fit Romain prisonnier, et, avant le départ de ses soldats, il exigea du maire le versement d'une amende de 10,000 francs.

Mardi dernier, tout Frévent assistait aux funérailles de Romain, enterré par les soins de M. de Fourment, maire.

Romain était marié, mais il ne laisse pas d'enfants.

PARIS

On lit dans le Temps du 2:

« Hier soir a eu lieu, au ministère de l'intérieur, une réunion générale des maires de Paris, à laquelle assistaient également plusieurs adjoints, MM. Jules Favre et Jules Ferry étaient présents.

« Une proposition présentée par l'un des maires et tendant à adjoindre au gouvernement de la défense nationale une commission municipale ayant voix consultative, a été écartée par la majorité des maires. M. Jules Favre a prononcé un long discours où il a tracé le tableau de la situation militaire de Paris au 4 septembre, énuméré les travaux accomplis par le gouvernement civil et par le commandement militaire, et montré ce que l'un et l'autre avaient fait pour la défense de la capitale.

« L'assemblée s'est ensuite occupée de la question du bois de chauffage. »

On lit dans l'Electeur libre du 2:

« Le conseil du gouvernement s'est tenu hier soir et n'a pas commencé avant minuit. Aussi a-t-il duré jusqu'à trois heures du matin.

« Le fardeau des affaires civiles et militaires est vraiment trop accablant pour un seul homme.

« Nous sommes personnellement très-sympathique au général Trochu, dont nous honorons le caractère, le courage et l'honnêteté; nous désapprouvons les indignes attaques dirigées contre lui par certains journaux et certains hommes entraînés par la passion politique; mais nous croyons qu'il doit être le premier à désirer voir sa responsabilité partagée par d'autres.

« Un conseil extraordinaire pour sa composition doit, dit-on, avoir lieu ce soir.

Le même journal, dans son numéro du 3, publie les lignes suivantes:

« Le conseil extraordinaire que nous avons annoncé a été tenu samedi soir.

« Outre MM. Vinoy, Ducrot, La Roncière, Le Noury, y assistaient le général de division Tripiet, du génie; le général de division Guvot, de l'artillerie; le général Clément Thomas, le général Chabaud-Latour, chef des fortifications. Les vice-amiraux Pothuau et Saisset devaient aussi être présents, mais les attaques incessantes de l'ennemi les ont retenus à leur poste.

« Il n'a pas été constitué en réalité de conseil de guerre permanent, comme le disent quelques journaux, mais il a été arrêté qu'à l'avenir toutes les grandes décisions seraient prises en adjoignant au conseil du gouvernement les officiers généraux ci-dessus nommés. »

On lit dans le Journal des Débats du 3 janvier:

« Les premiers jours de l'année 1871 ne se distinguent en rien des derniers jours de l'année 1870. C'est le même froid triste, le même ciel gris, les mêmes grondements des canons prussiens qui continuent à tirer sans grand effet sur nos forts. Le gouvernement nous met en garde, dans le Journal officiel, contre notre trop grand empressement à croire sans examen aux nouvelles les plus invraisemblables, et conclut en nous exhortant à ne pas désespérer. Qu'on nous permette à notre tour de joindre nos conseils à ceux du gouvernement. La presse parisienne presque tout entière, irritée par le bombardement de nos forts et de notre banlieue, invite nos chefs militaires à sortir de ce qu'elle appelle leur inaction, et à aller livrer bataille à l'ennemi.

« Rien ne nous semble plus dangereux que ces conseils, et l'on ne saurait trop souhaiter que le général Trochu ne cède pas à cette pression. Rien ne nous assure que les retranchements des Prussiens ne soient à peu près inexpugnables. Aller les attaquer, c'est nous exposer à nous faire broyer inutilement, avec bien peu de chances de succès. Notre rôle, à nous, consiste à retenir l'ennemi de façon à laisser à nos armées de province le temps de venir à notre secours, soit directement en attaquant l'assiégeant par derrière, soit indirectement en coupant ses communications et sa ligne de retraite. Vouloir sortir de là et exposer tou-

tes nos forces dans une action générale serait, en dehors de certaines circonstances spéciales, dont nos chefs sont seuls juges, une faute qui pourrait entraîner la ruine de nos dernières espérances.

« Si l'armée de la Loire a pu se former, s'organiser et menacer sérieusement un ennemi toujours vainqueur jusque-là, si elle continue aujourd'hui à inquiéter, à lutter contre lui et peut-être à le tenir en échec, c'est qu'à Paris le général Trochu a eu la sagesse de résister aux instances et aux menaces des hommes qui le poussaient chaque jour à jouer le sort de la France dans une bataille presque impossible à gagner. On peut commencer à lui appliquer la louange qu'Ennius décernait à Fabius:

Unus qui nobis cunctando restituit rem.

« Si nous finissons par être saisis, ce sera à lui, à sa sagesse, à sa prudence que nous le devons. Supplions-le seulement de ne pas se départir aujourd'hui de cette prudence salutaire et de ne nous lancer dans une action décisive que quand il saura, à n'en pouvoir douter, que l'approche des armées de secours donne à cette action des chances sérieuses de succès. »

Le Times donne, sur les débuts du bombardement de Paris, les intéressants détails que voici:

« Je partis ce matin, avec un ami, pour le plateau d'Avron, avec l'idée fautive que les Français s'y trouvaient encore. Mon erreur ne nous fit pas de mal, car elle nous conduisit à deux des trois forts, Nogent et Rosny, où les Prussiens, comme je l'ai appris depuis, tiraient seuls, et nous pûmes ainsi mieux voir le bombardement. — la grosse affaire du moment pour Paris, — que nous l'aurions pu de tout autre endroit.

« Nous nous mîmes en route vers neuf heures et demie, et nous sortîmes de Paris, par la porte de Vincennes, sans difficulté.

« Nous avions l'intention de nous rendre par cette voie à Rosny, comme étant probablement le point le plus rapproché d'où l'on pouvait suivre une attaque sur Avron, sans trop nous exposer dans le voisinage des canons Krupp. En passant par Nogent, nous nous aperçûmes que le bombardement était vivement engagé, et nous fîmes, par conséquent, arrêter notre voiture pour tâcher de voir le mieux possible.

« Une maison déserte qui se trouvait à environ 150 mètres du fort, nous fournit un bon point d'observation, nous y montâmes à l'étage supérieur d'où nous pouvions voir jusque dans l'intérieur du fort qui, dans ce moment, ne répondait point aux batteries.

« Toute la garnison s'était mise à l'abri et il ne nous fut pas possible de voir un signe de vie humaine dans le fort. Une demi-douzaine de chevaux avaient été réunis dans le fossé afin de les protéger contre le froid. C'étaient là les seuls êtres vivants visibles de l'endroit où nous étions.

« Le premier obus que je vis tomber dans le fort s'abattit près de ces chevaux qui s'en effrayèrent, mais pas un ne fut touché. Les obus arrivaient, d'après mes calculs, dans la proportion de deux par minute et avec une précision qui m'étonna. C'était, il est vrai, la première expérience à laquelle j'assistai. Le feu de Rosny auquel j'assistai un peu plus tard était de beaucoup supérieur. Là, presque tous les projectiles frappaient contre quelque partie du fort sans que je pusse constater, cependant, qu'il en résultait du dommage. Quelques obus n'éclataient pas; d'autres s'enfonçaient dans le sol, quelquefois en s'y couchant tout à fait, quelquefois en soulevant et en éparpillant au loin des fragments de terre. Les obus qui tombaient dans la cour pavée éclataient avec un bruit et un mouvement de vibration qui faisaient trembler jusque dans ses fondements la maison où nous nous trouvions.

« Autant que j'ai pu en juger, ces projectiles étaient d'un calibre et d'un poids énormes, et comme je n'avais que des notions vagues sur ce que devait être un bombardement, je m'étonnai de voir qu'il en résultait si peu de dommage. Ces obus eussent certainement fait des ravages terribles s'il s'était agi de tuer ou de blesser des soldats, mais comme les canons du fort ne répondaient pas, les hommes s'étaient mis, à ce que je suppose, à l'abri; tout au moins, on ne pouvait pas les voir, et l'aspect désolé et désert que nous présentait les forts, où le silence mortel n'était rompu que par l'éclat des obus venant du dehors, était des plus extraordinaires.

« Je cherchai en vain les murs crevasés, les remparts tombant en ruines, les canons démontés qui, d'après moi, devaient résulter d'un bombardement aussi vigoureux que celui que j'avais sous les yeux.